



suite de la page 22

À n'en pas douter, la CECOSOL est un trésor national. J'en suis tellement convaincu que je suis moi-même membre de la Caisse depuis novembre 2014 (et siège depuis peu à son conseil de surveillance). L'absence de recul critique dont fait preuve l'ouvrage risque toutefois d'irriter plus d'un lecteur. D'abord, on ne compte pas moins de 18 pages de «témoignages», les uns plus admiratifs que les autres, de parties prenantes. La préface et la postface se consacrent similairement à faire un éloge ronflant de la Caisse. Le livre contient donc en gros 25 pages de pub qui ne contribuent pas vraiment à nous renseigner sur la CECOSOL. Dans sa postface, Gérald Larose va même franchement trop loin en parlant du Rendez-vous solidaire comme donnant lieu à «un débat de fond systématique... sur les orientations de la Caisse». Le Rendez-vous solidaire est en fait devenu un lieu de «divertissement éducatif» plutôt que de débat. Dans son édition de 2015, les membres ont tout simplement été invités à jouer à un jeu de société ayant pour thème la finance responsable (ce qui est décrit ailleurs dans le livre, à la page 102, comme étant de l'innovation); dans son édition de 2016, nous avons eu droit à un spectacle de la troupe de théâtre Parminou mettant en scène l'histoire de la Caisse.

Le reste de l'ouvrage est plus sérieux, mais demeure enfermé dans une logique d'autopromotion. En résulte une histoire résolument apolitique de la Caisse qui évacue du récit, non seulement les débats internes concernant les orientations de l'institution, mais aussi, plus fondamentalement, la lutte de la Caisse contre les promoteurs d'un modèle néolibéral de développement.

On ne peut pourtant véritablement comprendre l'action de la Caisse en faisant abstraction des forces hostiles à sa vision de développement. Prenons le secteur du logement en exemple.

**L'absence de recul critique dont fait preuve l'ouvrage risque toutefois d'irriter plus d'un lecteur. [...] Le livre contient donc en gros 25 pages de pub qui ne contribuent pas vraiment à nous renseigner sur la CECOSOL.**

Depuis les années 1970, la Caisse accorde une importance particulière à ce secteur : elle y dirige présentement environ 60 % de ses prêts aux entreprises. Cette continuité «quantitative» cache cependant une discontinuité «qualitative» importante dans sa façon de soutenir le logement. Au moment de sa fondation, la Caisse cherchait à construire du logement communautaire abordable pour les travailleurs. Une telle vision «universaliste» du logement social – bien que largement partagée dans plusieurs pays européens – a toujours été accueillie ici froidement par les gouvernements qui préfèrent concevoir le logement social comme un logement de pis-aller pour les ménages incapables de se loger dans le parc privé. Aujourd'hui, la Caisse a dû s'adapter à ce contexte et a largement cessé de défendre une conception particulière du logement social. En fait, bien souvent, comme lorsqu'elle se porte à la rescousse de logements communautaires dont la convention

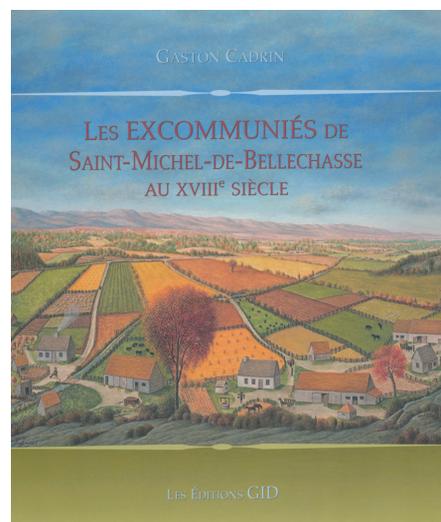
de prêt avec la Société canadienne d'hypothèques et de logement arrive à échéance, la Caisse est moins en train de «construire une autre économie» que de minimiser les dommages du retrait de l'État-providence.

En faisant écrire son histoire, la CECOSOL permet enfin de faire la lumière sur ses origines. Le résultat est un cadeau pour tous ceux que la Caisse intéresse ou intrigue. On nous donne toutefois à voir une institution bien satisfaite d'elle-même et qui, malgré ses origines et sa proximité syndicales et sa volonté de participer à la construction d'une économie centrée sur l'humain, peine à se situer dans le cadre d'un conflit de longue durée avec le capital. ❖

GASTON CADRIN (préface de Gaston Deschênes)  
**LES EXCOMMUNIÉS DE SAINT-MICHEL DE BELLECHASSE AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE**  
 Québec, Les Éditions GID, 2015, 405 pages

C'est à un véritable travail de moine que s'est livré Gaston Cadrin, qui a cherché à faire la lumière sur les récits familiaux qui évoquaient un ancêtre insoumis, stigmatisé avec d'autres pour son refus de collaborer avec l'occupant britannique à la défense de la colonie canadienne devant la poussée expansionniste de la Révolution américaine de 1775-76. «Il y avait un Cadrin parmi ces rebelles inhumés en terre profane à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, exhumés en 1880 et réinhumés dans une partie du cimetière réservée aux enfants non baptisés», nous dit Gaston Deschênes en préface. Cadrin a cherché à comprendre le contexte, reconstituer les circonstances et rétablir les faits.

L'entreprise s'est déployée sur un immense travail de dépouillement des archives, surtout des archives notariales. «Finalement, Gaston Cadrin n'aura pas trouvé de véritables excommuniés, au sens canonique du terme, mais de simples habitants qui se sont rebellés face aux autorités politiques et religieuses et se sont exclus, plus ou moins volontairement de l'Église» (p.10), nous livre d'entrée de jeu le préfacier. Un peu comme dans ces romans policiers où l'intérêt se porte moins sur le malfaiteur – souvent identifié d'entrée de jeu – que sur la démarche d'enquête et la reconstitution du parcours, l'ouvrage de Cadrin livre son miel dans les minutieuses descriptions et portraits de milieux, de clans familiaux et anecdotes de villages où la petite histoire éclaire la Grande. Le récit est extrêmement minutieux, au point parfois de dérouter un peu le lecteur non spécialiste ou préférant les grandes perspectives et les démonstrations larges, mais il est toujours vivant, donnant à sentir, aussi bien les rythmes de la vie quotidienne que les perturbations que leur font subir la guerre, ses épouvantes et ses dévastations.



Les personnages locaux comme les acteurs historiques apparaissent sous un jour que les descriptions de la vie matérielle nous rendent presque familiers. La Nouvelle-France conquise a souffert. Ses habitants conquis n'ont pas tous sombré dans la résignation. Une résistance populaire a existé, particulièrement sous l'effet temporairement catalyseur de «l'invasion» américaine. Des têtes fortes comme celles que nous fait connaître Cadrin y ont largement contribué et c'est tout au mérite de l'ouvrage de nous les faire connaître. Luttant plus ou moins ouvertement contre les effets locaux du ressentiment révisionniste à l'endroit de ceux qui ont refusé les arguments légitimistes et tenté de résister à l'ordre que le Conquérant a imposé aussi bien qu'aux notables et curés qui se sont chargés de le faire accepter, l'auteur ne cache pas sa volonté de contribuer par cet ouvrage à les réhabiliter dans la mémoire locale comme dans ce chapitre de l'Histoire.

Il est bon de voir ainsi mises en évidence les traces de la résistance et de se voir placer sous les yeux la vie quotidienne et la culture matérielle qui les rendaient aussi compréhensibles que méritoires. Voilà un travail qui contribuera certainement à renforcer les assises monographiques de ce qui est en train de s'affirmer comme une véritable école historique, celle des historiens de la Côte-du-Sud.

Robert Laplante